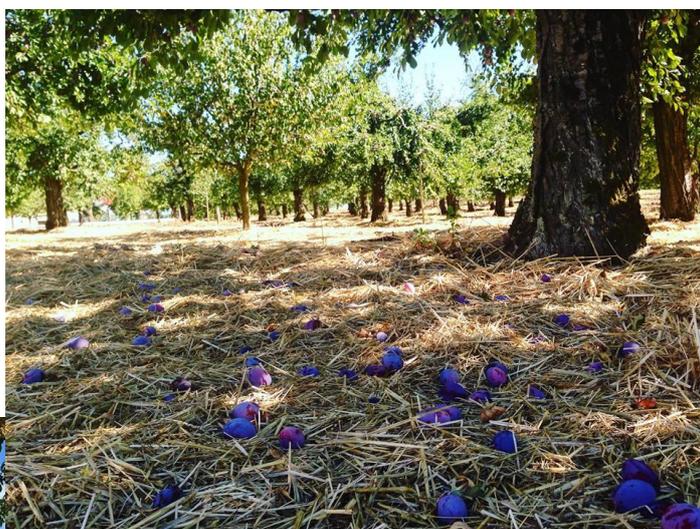




Sur les pas de Marie, bretonne en Aquitaine

L'émigration bretonne en Aquitaine durant la crise des fermes



SARAH BONIS
CERCLE DES BRUYERES
Beuzec-Cap-Sizun

SOMMAIRE

I. Contexte historique	4
II. Trouver une terre d'exil.....	6
III. L'organisation des départs	9
1) Une migration dirigée.....	9
2) Une migration privée.....	10
IV. L'arrivée.....	11
V. S'adapter à une nouvelle vie	13
1) Pour les hommes	13
2) Pour les femmes	14
3) Pour les enfants	15
VI. Une colonie bretonne en Aquitaine.....	16
1) Rassemblements	16
2) Le retour aux sources et l'évolution	17
a) Le retour en Bretagne	17
b) Les influences.....	17
c) Une identité bretonne	17

Conclusion

Remerciements

Bibliographie

« Je m'appelle Marie MOAL, je suis née en 1898 à Kerbeuzec en Beuzec-Cap-Sizun, un petit village sur la côte nord du Cap Sizun, tout proche de la mer. Mes parents étaient cultivateurs. J'ai eu 3 frères et une sœur.

En 1922, j'ai épousé Grégoire PERROT, qui habitait le village voisin de Pors Péron. Paysans dans l'âme mais sans terre, nous tenions une buvette sur la place de Pont-Croix. Les jours de foire mon mari aidait aux transactions entre acheteurs et acquéreurs. Grégoire a été blessé lors de la 1ère guerre. Les temps étaient durs.

Nos amis BLANCHARD, également natifs de Beuzec, tenaient aussi une buvette à Pont-Croix. Ils nous ont proposé de partir avec eux, d'émigrer dans le Sud-Ouest de la France. Ils disaient que beaucoup de finistériens étaient déjà partis là-bas et qu'il y avait des terres en friche à reprendre. Et le plus important, que nos enfants, après nous, pourraient vivre de la terre.

Nous sommes alors partis avec eux, en 1928. Ce fut là le début d'une nouvelle aventure qui allait changer totalement notre vie. Nous ne le savions pas encore mais cette émigration allait également changer la vie de nos descendants. Je vais vous raconter mon histoire plus en détails.

Mon histoire est aussi celle de beaucoup de bretons, de finistériens, environ 2000 familles du monde paysan qui sont partis dans l'espoir de trouver des terres à travailler. »



I. Contexte historique

Un avis de mobilisation générale en date du 5 août 1914 interrompt tous les hommes dans leurs travaux des champs. En 1914 le gouvernement décide d'instaurer un moratorium ; les bailleurs n'ont ainsi pas le droit d'augmenter le prix de leurs baux.

Ce moratorium durera jusqu'à la Saint-Michel de l'année 1921, la traditionnelle période où a lieu le paiement des loyers. Pendant 7 ans les propriétaires de terres n'ont pas pu augmenter leurs loyers.

À la Saint-Michel 1921, les bailleurs vont en profiter pour réajuster le prix des loyers en l'augmentant considérablement. Beaucoup de paysans Finistériens se retrouvent alors sans terres ne pouvant pas payer un loyer aussi élevé, certains se retrouvent même sans habitation.

Les familles bretonnes sont généralement de grandes fratries avec plusieurs générations qui vivent sous le même toit. Après la guerre les jeunes hommes désirent d'autres façons de vivre, plus modernes, et n'aspirent plus à vivre sur le schéma familial. Ces jeunes gens veulent également sortir de la précarité et s'élever socialement.

La mécanisation de l'agriculture bretonne progresse petit à petit cependant elle reste toujours une activité vivrière. Les notables bretons sont attachés à leurs terres. Une certaine harmonie existe alors entre ceux-ci et leurs fermiers. Ils ont su intégrer le progrès technique dans leur propriété, faire des expérimentations, les organiser et les vulgariser. Ainsi les fermiers possèdent de bonnes connaissances en agronomie.

Une sorte d'entraide existe entre les notables et leurs fermiers le tout soutenu par le clergé, et tout le monde y trouve son compte.

Après la guerre il y a une forte demande de produits agricoles. Les produits s'écoulent rapidement, les jeunes gens de retour au pays voient là une zone d'enrichissement.

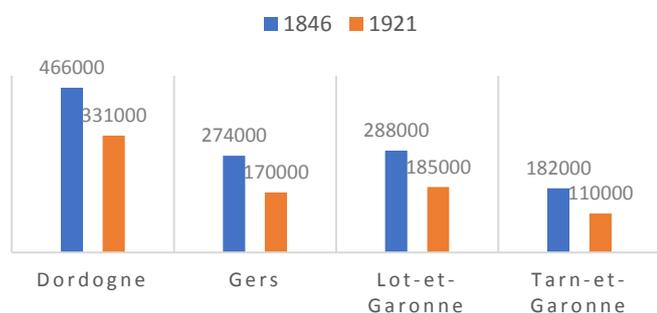
De plus certains se sont enrichis pendant la guerre et ont pu mettre de l'argent de côté. Ils veulent réemployer cet argent à acheter ou louer plus de terres agricoles. Seulement avec la fin du moratorium le prix des terres flambe. De plus la population bretonne ne cesse d'augmenter, il n'y a plus assez de terres cultivables pour tout le monde. Une seule issue s'impose pour ces jeunes gens : partir.

Une colère gronde dans le monde paysan par le biais des syndicats et des notables bretons. Le bruit arrivera vite à l'oreille des politiques.

Dès février 1921, le député du Finistère, Monsieur Vincent Inizan alerte le ministre de l'agriculture sur les conséquences de la fin du moratoire en Finistère. Une discussion commence alors à la Chambre des députés pour trouver une solution à ce problème rural.

Il s'avère que le Sud-Ouest de la France est touché par le phénomène inverse ; beaucoup de terres sont en friches sans paysans pour les cultiver.

Evolution de la population rurale d'Aquitaine de 1846 et 1921



Mi-février 1921, par le biais de la presse, les autorités incitent les propriétaires bretons qui ont des exploitations qui restent vides à se manifester auprès des services agricoles de Quimper, Vannes et Saint Briec. Les autorités veulent d'abord voir si des solutions sont envisageables au sein même de la Bretagne avant de s'engager dans une autre voie.

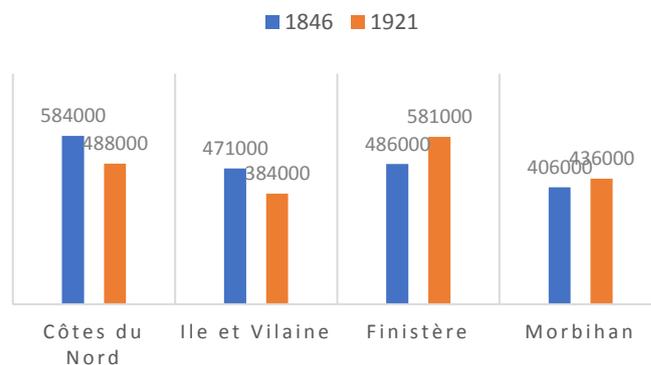
La plupart des services agricoles de France sont mis à contribution pour remédier rapidement à ce problème. Dans un même temps des demandes d'informations sont envoyées aux notaires concernant les fermes inoccupées des départements de la Dordogne, du Lot-et-Garonne, du Tarn et de la Haute-Garonne.

Au ministère, Monsieur Brancher est chargé de centraliser les offres et les demandes d'exploitations revenant des enquêtes des différents départements.

En juillet 1921 a lieu le rassemblement des autorités agricoles à Strasbourg. Des organismes syndicaux et agricoles vont montrer leur envie de s'investir dans cette recherche de terres à cultiver car ils estiment tenir une place importante dans la vie rurale. Des délégations bretonnes sont venues exposer leur problème de manque de terres cultivables pour leurs paysans tandis que des délégations aquitaines viennent elles pour un problème de manque de main d'œuvre pour cultiver leur terre. La solution semble toute trouvée...

Parution d'une crise à venir dans le journal « Le Courrier du Finistère » en date du 19 février 1921

Evolution de la population rurale en Bretagne de 1846 et 1921



plait pas, quelque ce se soit peut-être pas un spectacle laudal, de voir M. Briand d'accord avec saint Thomas.

M. Briand nous permettra-t-il toutefois d'ajouter un conseil aux égoïstes que nous ne lui refusons pas ici ? Tout n'est pas fini lorsque l'on a coffré des meuniers et mis la main sur des documents. Il reste à reconnaître et à combattre l'état d'esprit, le mécontentement qui permettaient ces meuniers et leur conféraient une redoutable puissance. Or, en pareille matière, on ne va pas bien loin avec des policiers et des gendarmes. Cette masse ouvrière, non pas méchante au fond, mais livrée aux plus mauvais conseils, doit être persuadée et non réduite par la force. Il faut l'aider à se vaincre elle-même, à déloger les éléments si nombreux et si riches de générosité morale, de patience, d'intelligence qu'elle possède. Ce doit être le souci d'un gouvernement digne de ce nom, mais c'est aussi — ne le savons nous pas ? — la tâche que rempli l'Eglise depuis dix-sept cents ans, ce que nul n'accomplira sans elle.

VIGIL.

Une Crise en perspective à la Saint-Michel 1921

A la date du 29 Septembre 1921, de nombreux fermiers du Finistère vont se trouver contraints de quitter leurs exploitations, et beaucoup se demandent avec angoisse ce qu'ils deviendront. Ce sont généralement les plus intéressants, ceux que la mobilisation a longtemps tenus éloignés du pays, ou dont les charges de famille sont les plus lourdes, et qui n'ont pu acheter de la terre.

Au cours des dernières années, de très nombreux domaines ont été mis en vente. Ils ont été fréquemment achetés par les fermiers qui les occupaient ; mais, dans bien des cas aussi, des terres ont été acquises par d'autres cultivateurs désireux de les exploiter eux-mêmes. Si le fermier a pu devenir propriétaire, c'est généralement un heureux de plus ; dans le cas contraire, c'est souvent une famille sans toit.

En outre, de nombreuses associations de deux ou plusieurs ménages réunis dans la même ferme se sont dissoutes, une situation améliorée permettant à chacun de diriger seul désormais une exploitation.

Enfin, des fermes ont disparu parce que deux ou trois ont été réunies en une seule : le cas n'est pas exceptionnel, malheureusement. Les pen-t-y, eux aussi, se raréfient, et leurs occupants se dispersent.

Le résultat de cet état de choses n'est pas difficile à prévoir : dans quelques mois, des centaines de familles vont, dans le Finistère, se trouver sans abri ; des milliers de bras vont rester sans emploi, et cela à une époque où, dans toutes les branches de l'activité nationale, l'intensification de la production est instamment réclamée pour le salut du Pays.

L'Union des Syndicats Agricoles du Finistère ne peut se désintéresser de cette crise, déjà signalée pendant plusieurs mois, et qui ne cesse de s'aggraver ; il faut aviser sans retard.

Il existe donc dans notre région un excédent de familles paysannes. Que deviendra cet excédent ? Deux solutions seulement peuvent être envisagées.

On bien l'exode vers les villes continuera, privant l'Agriculture française des bras dont elle a tant besoin.

On bien nos compatriotes trouveront d'autres terres à cultiver. Ces terres existent-elles dans notre département ou dans les départements voisins ? Hélas, non.

Mais de trop nombreuses régions de

France souffrent du mal contraire, des milliers d'hectares sont en friche ou, faute de bras, sont mal cultivés ; sur ces pays, le fléau de la dépopulation s'est abattu, triste résultat d'une démolition dont notre Finistère a été jusqu'ici préservé.

Le remède nous paraît être le rétablissement de l'équilibre entre les pays trop peuplés et ceux qui ne le sont pas assez, c'est-à-dire une migration organisée et présentant pour ceux qui s'y résoudront toutes les garanties de sécurité.

Nous estimons qu'un rôle important revient à nos Associations agricoles. C'est à elles qu'il appartient de fournir aux intéressés les renseignements nécessaires. Sur la demande de son Conseil d'Administration, l'Union des Syndicats Agricoles a entrepris cette tâche. Elle s'est mise en relations avec la Direction de la Main-d'Œuvre Agricole au Ministère de l'Agriculture, où un plan est prêt, et c'est en plein accord avec le Ministère que l'Union Centrale et l'Union des Syndicats du Finistère entendent opérer.

L'Union du Finistère a invité ses Syndicats à lui rendre compte de la situation telle qu'elle se présente dans leurs circonscriptions respectives et à lui signaler les familles menacées.

En même temps, par l'intermédiaire de l'Union des Syndicats des Agriculteurs de France, déjà présentée et concertante, les Unions Régionales de Syndicats des pays d'immigration et par elles ces Syndicats eux-mêmes, ont pris de faire connaître les exploitations libres à la Saint-Michel prochaine, nombreuses, nous le savons. D'ores et déjà, sur notre demande, un service spécial est organisé à cet effet dans les bureaux de l'Union Centrale à Paris, 8, rue d'Athènes ; il se tiendra en liaison constante avec la direction de la Main-d'Œuvre Agricole au Ministère de l'Agriculture.

Nous transmettrons aux intéressés, par l'entremise de leurs Syndicats, les offres qui se présenteront : offres de vente, offres de fermages ou de métayages, pour d'autres.

Aux familles ne possédant pas une mise de fonds suffisante pour s'installer dans une ferme, certaines régions de France seraient particulièrement hospitalières à cause du métayage qui y est en usage, les Charentes, la Dordogne, par exemple.

L'Union des Syndicats Agricoles du Finistère s'efforcera de rendre aux émigrants le sacrifice moins pénible en obtenant, si possible, que plusieurs familles finistériennes restent groupées, de façon à constituer de petites colonies bretonnes conservant leurs habitudes et leurs traditions.

Les Pouvoirs Publics sont disposés à faciliter les voyages, les transports ; aux Autorités religieuses, nous demandons de nous aider à réaliser les meilleures conditions matérielles et morales des installations nouvelles.

L'effort, la collaboration des Associations diverses, Offices Agricoles, Sociétés d'Agriculture, sont nécessaires. Tous comprendront, nous en avons la certitude, qu'il y va de l'intérêt de l'Agriculture française, et, par conséquent, de la France.

Pour les Conseils d'Administration de l'Office Central et de l'Union des Syndicats Agricoles du Finistère :

Le Président,

HERVÉ DE GUÉRIANT.

Prière d'adresser les correspondances et les demandes de renseignements à M. le Secrétaire Général de l'Union des Syndicats Agricoles du Finistère, Office Central, Landernau.

« *Mon mari avait perdu sa jambe à la guerre, alors nous avons loué une buvette à quelques mètres de la place de la foire de Pont-Croix. J'aimais ce travail, il était moins dur que celui que j'avais connu avec mes parents. Mon jour préféré était le jeudi matin avec toute cette agitation de jour de foire. Des vendeurs de toutes sortes se trouvaient sur cette place ; de bestiaux : vaches, cochons et volailles, marchands de sabots, d'étoffes, de lait, de beurre, de légumes. La grande majorité du Cap Sizun se retrouvait ce jour. Nous servions plus de clients que les autres jours. Grégoire aidait souvent aux transactions entre l'acheteur et l'acquéreur. Il leur permettait de trouver un accord notamment sur le prix d'une bête. Cet accord se soldait souvent par un verre dans notre buvette. Grégoire appréciait aussi notre façon de vivre. Nous avons eu nos deux premiers enfants Jean et Alice nés en 1923 et 1925. Les années d'après-guerre devenaient de plus en plus dures, surtout avec deux bouches en plus à nourrir. Les parents de mon mari ainsi que les miens étaient cultivateurs comme la plupart de la population bretonne. Nous connaissions le dur labeur du travail de la terre, cela ne nous faisait pas peur ».*



Pont-Croix un jour de Foire, notre buvette se trouvait sur la gauche

II. Trouver une terre d'exil

Après avoir proposé plusieurs secteurs d'émigration, en passant par le Canada ou le Maroc, puis par le Maine, la Normandie et la Touraine c'est finalement l'Aquitaine qui fut choisie car « la France leur doit une place sur ce sol de la patrie, qu'au prix de leur sang parfois, ils ont libéré des étreintes de l'envahisseur ».

À la Chambre des députés, Monsieur Puis rajoute qu'il « ne faut pas seulement déplacer ces populations mais qu'il faut prendre en compte les dimensions morales et sociales pour éviter une déchirure trop importante et préjudiciable pour un peuple aux traditions ancestrales profondément ancrées ». Ces dimensions doivent être toutes prises en compte pour que ce déplacement de population se passe dans de bonnes conditions.

Le Périgord est choisi car il y a beaucoup d'offres de terres à cultiver et de fermes vacantes, il permet de regrouper les familles bretonnes dans un même périmètre. De plus les cultures dans certaines régions de Bretagne sont similaires ; élevage, sol granitique.

La population rurale du Sud-Ouest vieillit. De nombreuses fermes sont à l'abandon, est en cause la dénatalité dans cette région ; la plupart des familles n'ont qu'un seul enfant. C'est une tradition car une loi imposait que ce soit le premier enfant qui hérite de la ferme ; le droit d'aînesse.

Les périgourdins et gascons ont contourné cette loi en n'ayant qu'un seul enfant ainsi cela évitait aussi les divisions de fermes en plusieurs petites parcelles. Beaucoup de parents poussaient leurs enfants à aller travailler en ville ainsi un exode rural s'est produit.

Pendant la guerre, de nombreux jeunes gens sont tués, ainsi il n'y a plus personne pour reprendre la ferme familiale laissée à l'abandon après le décès des parents.

En juillet 1921 a lieu le 1er voyage d'étude. Ces séjours mettent le breton au contact de cette terre qui pourrait devenir la sienne. Aussi appelés convois ce sont des explorations initiées par des personnalités qui ont des connaissances en agriculture et de l'expérience professionnelle dans ce domaine.

Ces pilotes vont se rendre en Aquitaine avec des candidats à l'émigration dans le but d'explorer les lieux et de signer un bail avec un propriétaire.

Ils seront au nombre de trois : l'abbé Lanchès guidera les paysans du canton de Chateaulin vers la vallée de l'Isle au centre de la Dordogne, François Tinevez guidera les Léonards dans le nord-est du Limousin et autour de Lanouaille, à l'est du département et Monsieur Le Bihan guide les Cornouaillais vers Nontron et Ribérac à l'ouest.

Ils devront savoir jauger de la meilleure opportunité pour les paysans descendus avec eux et s'il le faut trouver un accord convenable entre bretons et gascons. Lors de ce premier convoi 38 sur 40 participants rentrent avec un bail conclu. 8 autres départs vont alors être organisés.

LA CRISE DES FERMES

On se rappelle que l'Office Central des Œuvres Mutuelles Agricoles du Finistère, à Landerneau, avait organisé, en Juin dernier, un voyage d'études en Dordogne, auquel prenaient part des cultivateurs qui n'avaient pu trouver d'exploitations dans le Finistère.

Sur les 40 cultivateurs ayant fait le voyage, 38 ont conclu des baux très avantageux, et de retour dans notre département, ils ont fait connaître leur satisfaction à leurs amis.

Aussi, encouragés par ce résultat, de nombreux fermiers se trouvant dans le même cas ont-ils demandé à l'Office Central d'organiser un nouveau voyage.

Nous avons donc tout préparé, et au début de Septembre, sans doute le 5, un nouveau groupe se rendra en Dordogne.

Comme précédemment, ce groupe sera conduit par trois pilotes, désignés par l'Office Central. Ces pilotes, très au courant de la question, se feront un plaisir de donner aux voyageurs toutes les indications qui leur seront nécessaires ; ils se mettront à l'entière disposition des nouveaux partants qui peuvent se fier à leur dévouement et à leur expérience.

Nous ne pouvons annoncer encore quelles indemnités de voyage pourront être accordées. Il est très probable que le nombre des départs sera très élevé, et que, par suite, les allocations seront très faibles.

Les cultivateurs désirant faire partie de ce nouveau voyage d'études devront s'adresser pour les inscriptions et tous renseignements à l'Office Central des Œuvres Mutuelles Agricoles du Finistère, Landerneau.

Le Président de l'Union des Syndicats Agricoles du Finistère.

Parution dans le journal « Le Courrier du Finistère » en août 1921 évoquant le 1^{er} voyage d'étude

Une vaste organisation va alors naître. Les tâches vont être réparties. Après les enquêtes gouvernementales, les organismes agricoles vont étudier la question de l'immigration dans les deux régions. L'Union des syndicats agricoles centralise toutes les informations et organise un marché des offres et demandes d'exploitations. L'Office Central de Landerneau qui est une coopérative d'achat de matériel agricole et de semences, initié par Hervé de Guébriant, son président, devient alors le bureau de renseignements officiel du département. L'Office Central va jouer un rôle important dans la migration, par la suite, il deviendra l'organe officiel chargé de diriger la migration.

Les autorités locales et pouvoirs publics vont décider d'anticiper, de réfléchir et d'encadrer étroitement ce mouvement de population. Les exploitations pouvant recevoir les paysans doivent tout d'abord être recensées précisément en fonction de leur taille et de leur type. Les zones d'accueil vont être délimitées, le but étant de regrouper le plus de familles possibles sur une zone géographique pour rendre cette émigration le moins pénible pour elles, de façon à constituer de petites colonies bretonnes. Le plus grand nombre d'exploitations vont être recensées en Dordogne.

De plus des coopérations vont voir le jour entre l'Office Central et des organismes aquitains pour faciliter l'organisation des départs et ensuite l'intégration des paysans bretons.

En plus des enquêtes sur les exploitations aquitaines, d'autres vont également être menées sur les candidats au départ. Elles ont pour but de vérifier la motivation de ceux-ci, si les hommes ne sont pas trop paresseux, n'ont pas un penchant trop fort pour l'alcool, si les femmes savent tenir leur maison, etc.

Pour que cette émigration soit réussie, l'Office Central tient à ce que les candidats au départ possèdent la motivation et la force de tenir une exploitation. Il met également en garde et veut que l'émigration soit la dernière issue. Les paysans doivent montrer qu'ils ont épuisé toutes les chances de trouver une exploitation en Bretagne.

Par le biais de la presse et notamment le *Courrier du Finistère* Hervé de Guébriant répond aux questions des fermiers sur ce départ et les avertit que ce déracinement n'est pas aussi simple qu'ils le pensent. Ils vont devoir traverser une certaine épreuve avec leur famille.

De plus, arriver dans une région très différente de la leur avec des pratiques éloignées de celles dont les paysans bretons ont l'habitude, risque d'être compliqué au départ.



Hervé de Guébriant en présence de l'Abbé Mevellec à Périgueux

« Les semaines avant notre départ dans le Lot-et-Garonne furent pleines d'agitations ; il fallait préparer toutes nos affaires sans rien oublier. Grégoire avait essayé d'en vendre une partie. Nous avons fait le tour du voisinage pour trouver des caisses et des valises pour transporter le reste car nous n'avions rien de tout cela.

Je me souviens du jour où nous sommes partis. Sur le quai de la gare, une partie de la famille était venue nous accompagner pour nous dire au revoir. Il y avait mes parents ainsi que ceux de Grégoire, mes frères et ma sœur Anna, je ne savais pas à ce moment-là si je les reverrais un jour. Le pays où nous allions me paraissait tellement loin et tellement inconnu, mais Grégoire était sûr de lui, le mieux pour nous était de partir et j'étais d'accord avec lui. Le plus dur, je crois, était de laisser nos morts derrière nous, pour moi qui était croyante je ne savais pas si j'allais pouvoir revenir, un jour, prier devant leurs tombes. »

III. L'organisation des départs

1) Une migration dirigée

Après avoir été sur place et signé des baux avec des propriétaires aquitains, le départ vers une nouvelle vie s'annonçait pour ces paysans bretons. Les départs sont recensés sur toute la Bretagne.

Ils se faisaient en train, qui avait fait son arrivée petit à petit en Bretagne, tout d'abord à Rennes en 1857, puis à Quimper en 1863 et prolongée jusqu'à Brest en 1865.

Certaines familles partaient sans rien, d'autres emmenaient tout avec elles. Le voyage durait en général plusieurs jours, voire une semaine suivant les endroits atteints par les paysans bretons.

Pour les familles, c'était un immense déménagement qu'il fallait anticiper plusieurs semaines auparavant. Beaucoup n'étaient jamais allés plus loin que les communes environnantes et peu avaient déjà pris le train.

Les familles emportaient avec elles tout leur mobilier ; tout le nécessaire pour leur futur intérieur, mais aussi tous les objets utiles au quotidien tel un bilig très important en Bretagne. Sinon elles vendaient avant de partir ce qui leur permettait d'acheter de nouvelles affaires en aquitaine. Les hommes emportaient leurs outils pour les cultures. Ils emportaient même leurs animaux ; chiens, vaches, chevaux, cochons, poules faisaient partie du voyage.

Plusieurs familles partaient généralement ensemble, des wagons étaient réservés aux bêtes. Étant donné la durée du voyage, il fallait prévoir assez de ravitaillement en eau et nourriture mais aussi pour les animaux.

Quand la cloche de départ du train sonnait, les derniers aurevoirs donnés, beaucoup se demandaient s'ils reviendraient un jour.

L'avenir était devant eux, plein d'espoir et de motivation ils partaient vers une nouvelle vie.

Feuille d'enregistrement des chemins de fer de la famille Jegu au départ de Lamballe

Le train roulait à une allure lente, des arrêts étaient effectués dans les différentes gares ce qui permettait de faire monter d'autres familles et en même temps de s'occuper des bêtes et de ravitailler tout le monde en eau.

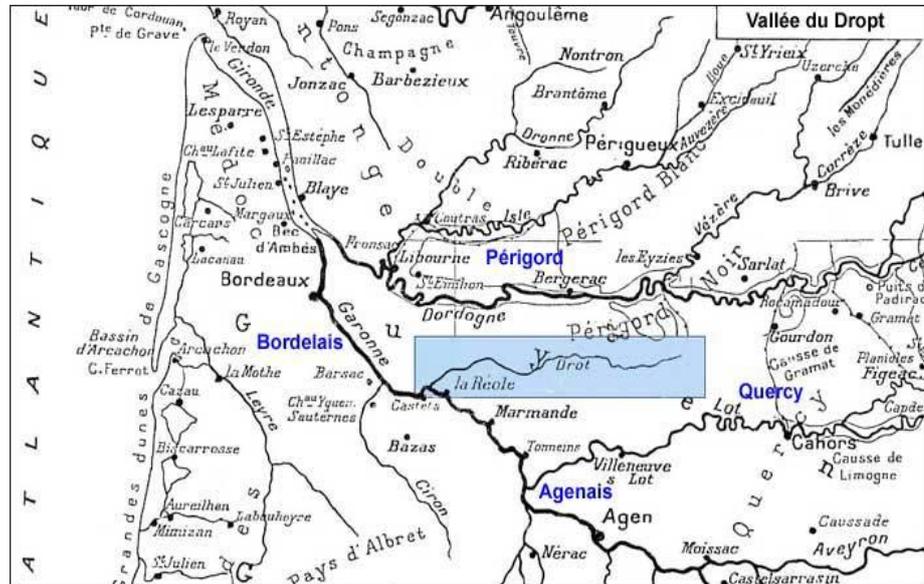
Une organisation s'était instaurée dans quelques gares où passaient ces convois. Des familles ravitaillaient ces grands voyageurs et offraient de la nourriture aux enfants et aux femmes pressées d'arriver à destination.

Lorsqu'ils arrivaient, des Bretons déjà sur place les accueillaient, et leur servaient de guide pour rejoindre leur ferme.

Dans un premier temps la plupart des familles se sont installées au nord de la vallée du Dropt, entre la Dordogne et le Lot et Garonne.

Le *Courrier du Finistère*, quotidien breton recense chaque semaine la liste des candidats au départ, qui après 1921, ne cesse de s'allonger.

Les léonards sont regroupés dans une même partie du département, de même pour les cornouillais, les trégorois et les vannetais, ainsi les familles peuvent se soutenir et s'entraider mutuellement.



2) Une migration privée

Vers 1924, les candidats au départ sont de moins en moins nombreux, cette migration organisée par l'Office centrale devient moindre. C'est à ce moment que se développe une nouvelle émigration qui peut être appelée « privée » car l'Office Central n'y a pas participé ; ces migrants sont partis de leur propre chef, sans organisation précise.

Les quelques migrants qui contactent l'Office Central pour partir sont incités à prendre contact directement avec les autorités locales de Dordogne et vers l'Abbé Lanchès installé à Périgueux dès 1925 en tant qu'aumônier des bretons.

Ceux qui partent, ont la plupart du temps de la famille ou des amis déjà installés dans le Sud-Ouest qui les ont incités à les rejoindre.

La question de leur départ n'est plus nécessairement une condition de survie, mais plutôt une envie de prospérer. Ces familles ont généralement effectué plusieurs voyages dans le Sud-Ouest auparavant pour prospecter et trouver une ferme à leur convenance.

Le noyau de migrants basé en Dordogne est délaissé et le lieu de prédilection se situe entre Marmande et Agen, soit en Lot-et-Garonne. Les terres les plus fertiles étant inabondables, ces familles s'établiront cette fois en dessous du Dropt.

« Ce qui nous a le plus étonné, et ce auquel nous ne nous y attendions pas c'est la chaleur. Elle était en effet plus soutenue en Aquitaine. Nous nous sommes arrêtés à la petite gare d'Eymet en Dordogne, à la limite du Lot-et-Garonne. Nous l'avons franchi pour aller dans un petit village nommé Lauzun et nous sommes arrivés au lieu-dit La Borio.

Sur le chemin nous avons vu que les fermes étaient éparpillées dans le village et que nous avions très peu de voisins. Cela allait nous

changer, avant nous qui habitions entourés de voisins avec qui discuter dès que nous faisons un pas dehors. Notre maison à La Borio était plus grande que celle de Pont-Croix et la ferme était de taille moyenne, mais elle nous donnerait sûrement beaucoup de travail.

Mon mari appréhendait le fait que la ferme fasse parti d'un métayage, beaucoup de ces amis bretons déjà en Lot-et-Garonne et en Dordogne lui racontaient leurs déboires de métayers contre leurs propriétaires. La terre d'Aquitaine était également beaucoup plus dure à travailler que celle de Bretagne. Nous avons eu de la chance car notre propriétaire, après quelques années a bien voulu passer la ferme en fermage. »



Gare d'Eymet, notre premier contact avec le Lot-et-Garonne

IV. L'arrivée

Une fois arrivés sur place les bretons doivent prendre leurs marques. Les familles bretonnes ont pu reprendre de grandes exploitations car elles détenaient assez de main d'œuvre avec leurs nombreux enfants. Elles arrivent généralement dans une habitation plus grande que celle qu'elles ne possédaient en Bretagne. Seulement les fermes aquitaines se trouvent la plupart du temps isolées.

La ferme est organisée de façon différente que la ferme bretonne. Chacun va devoir trouver ces marques ; hommes, femmes comme enfants. Les bretons vont devoir également réapprendre à cultiver, les modes de culture sont différentes et ainsi que les pratiques.

Pour les appréhender, les bretons vont devoir demander de l'aide aux locaux. Certains les aident, d'autres sont réticents à les voir arriver.

L'Office Central veille de loin à ce que les migrants aient tout ce dont ils ont besoin pour leur arrivée. L'Office Central va même importer des plants et des semences introuvables en Aquitaine.

Dès le 25 août 1925, l'abbé Lanchès établit son bureau permanent à Périgueux. Il devient alors l'aumônier officiel des Bretons en Aquitaine.

Son but est de veiller sur tous les migrants bretons, il passe voir toutes les familles dans les campagnes, prend de leurs nouvelles, les conseille, les rassure et trouve une solution lors de conflit entre propriétaire et métayer.

Il va devenir notamment le principal intermédiaire, il essaiera de trouver un compromis entre eux.

Il va rapidement prendre la tête d'une commission d'arbitrage dont le but est de résoudre les problèmes existants.

La plus grande différence est le fait qu'en Lot-et-Garonne comme en Dordogne il y a beaucoup de propriétés en métayage. Le contrat de métayage se renouvelle tous les ans. Les paysans aimeraient trouver des baux plus longs pour leur permettre de mieux prévoir le futur.

De plus, le paysan doit à la fin de la saison partager une grande partie de sa récolte avec son bailleur. Lorsqu'il y a des travaux à faire ou des changements de culture à effectuer, le métayer doit s'entretenir avec son propriétaire, lui demander l'autorisation. Si le bailleur accepte les travaux, les frais engagés seront à sa charge.

Les bretons peu habitués à ce mode de travail sont au début assez réticents et vont essayer de sortir le plus rapidement possible de ce système pour revenir au fermage, ne trouvant pas équitable la répartition des récoltes.

L'abbé Lanchès va les aider aux transactions même si la plupart des propriétaires ne seront pas d'accord pour changer de mode de bail. Il essaiera d'instaurer un bail type qui avantage les bretons. Ce dernier ne sera adopté que par très peu de propriétaires et locataires.

La deuxième vague de migrants ou autrement dit les migrants privés va s'installer en dessous du Dropt car le métayage y est moins présent.

« Je crois que le plus dur pour s'adapter était le fait que je parlais essentiellement breton. Heureusement Grégoire m'apprit les bases, il avait l'habitude d'aller voir nos voisins pour leur demander des conseils. Les enfants ont eu aussi du mal au début, surtout à l'école, mais ils étaient jeunes, ils se sont vite adaptés, et l'école leur permettait de pratiquer la langue. Lorsque j'allais vendre le beurre battu à l'écrémeuse, sur le marché de Castillonnes, je m'appliquais pour parler et prononcer le français. À la ferme nous avons des vaches, des cochons, des volailles et deux chevaux. Cela faisait beaucoup de travail. J'ai alors demandé à mes frères Barthélémy et Joseph, restés en Bretagne, de venir aider Grégoire à la ferme, sa jambe de bois le faisant souffrir.

Nous nous sommes adaptés à ce mode de vie en Lot-et-Garonne, nous avons même eu un troisième enfant en 1932, Marianne. Nous savions que notre vie se ferait ici maintenant. »

V. S'adapter à une nouvelle vie

Après avoir pris possession de leur ferme, le plus dur reste à faire pour les bretons ; il faut s'adapter à cette nouvelle vie dans un nouvel environnement qui diffère avec l'endroit où ils ont vécu.

Il y a des différences tout d'abord au niveau linguistique, le migrant parle breton, l'indigène occitan, leur langue d'échange sera le français.

Le climat est plus sec l'été et plus froid en hiver, ainsi les cultures ne pourront pas être les mêmes, le paysan breton va devoir s'adapter.

La religion qui est omniprésente dans l'existence d'un breton est presque inexistante chez un aquitain. Les bretons avaient l'habitude le dimanche de se retrouver autour d'un café après la messe dominicale, chez les gascons le dimanche reste un jour comme les autres.

1) Pour les hommes

Pour les hommes bretons le travail est leur principal intérêt, il faut qu'ils produisent suffisamment pour pouvoir nourrir leur famille nombreuse.

Ils vont devoir s'appropriier leur lieu de travail. Les fermes aquitaines ont une grande et très large charpente car c'est un pays de bois, les gascons ont pu en construire avec de grandes et solides charpentes. La grange à deux étages, un pour ranger le matériel et attacher les bêtes au collier sur un sol cimenté et un autre pour stocker le foin en hauteur.

Les pratiques sont également différentes, étant donné des grandes étendues de champs autour des fermes, les bretons vont devoir s'adapter. Ils vont découvrir des nouveaux outils de travail, non pas tractés par des chevaux mais par des vaches ou des bœufs. Les bretons ignorent l'attelage et la conduite des bœufs et vaches tandis que les aquitains sont presque ignorants dans l'emploi des chevaux aux champs.

La tentation est grande d'appliquer les mêmes méthodes qu'en Bretagne mais ils vont devoir faire en fonction du climat, la terre est beaucoup plus dure alors un bœuf a beaucoup plus de force qu'un cheval pour tracter même si le travail va moins vite. En effet les terrains accidentés, rocaillieux et argileux ne convenaient pas à la traction chevaline.

Les paysans bretons qui s'y sont essayés ont démolis des colliers, cassé des charrues, embourbés des charrettes de plus que le travail n'était pas fait.

Le temps et l'expérience aidant, là où le cheval ne réussit pas, on utilise le bœuf et là où le cheval peut s'adapter on l'emploie. Même s'il reste difficile de trouver de bons chevaux en terre gasconne à des prix abordables.

En Bretagne le paysan avait l'initiative de la culture et des travaux, désormais il doit apprendre à composer avec les ordres du propriétaire, ce qui donne lieu parfois à des conflits, le paysan voulant utiliser le cheval à la place du bœuf ou il veut semer telle graine et le bailleur une autre.

À cause du climat les cultures ne sont pas les mêmes, il faut tout mettre en terre pour espérer avoir des résultats. Par exemple la pomme de terre est très cultivée en Bretagne tandis qu'en Aquitaine on ne la connaît quasiment pas. Les paysans doivent se parer contre d'éventuelles gelées, la grêle ou la sécheresse. Les bretons qui se sont essayés à semer du blé, de l'avoine, de l'orge ou encore du seigle ont récolté des résultats médiocres.

Les bretons utilisaient du fumier et des engrais pour toutes leur culture, ils vont désormais devoir la réserver seulement à la culture du tabac. La vigne quant à elle a besoin de beaucoup d'entretien et d'un sol caillouteux ; elle a besoin de chaleur tandis que le blé naissant a besoin de l'humidité.

Lors de la première culture, les bretons vont faire appel à leur voisin gascon pour leur expliquer comment entretenir la vigne ou comment faire sécher le tabac, c'est la première fois qu'ils voient des cultures de la sorte et n'ont aucune idée de comment l'entretenir.



Une famille travaillant la vigne à l'aide d'un cheval

Avec l'expérience et grâce au fumier qu'ils ont en abondance, grâce aux engrais chimiques et semences sélectionnées les paysans arrivent à des résultats intéressants.

Dans le sud-ouest les étés sont plus chauds et les paysans doivent faire face au manque d'eau, la plupart des fermes stockent leur eau dans des puits ou dans des lacs.

En arrivant beaucoup de bretons ont trouvé des fermes et des champs en friche, grâce à leur force de travail et leur force de caractère, on estime qu'ils ont défriché ou remis en valeur environ 12.000 hectares.

2) Pour les femmes

Comme en Bretagne, le domaine de la femme reste la maison et ses alentours. Les femmes ont gagné au change car elles ont généralement des maisons plus grandes, ainsi plus pratiques pour une famille nombreuse. La plupart du temps le bailleur a laissé sa maison au métayer pour aller habiter en ville.

Peu à peu elles vont découvrir la cuisine locale et s'y essayer, initiées par une amie ou une voisine. Au début, surprises de ne pas trouver de beurre, elles vont devoir composer avec la graisse d'oie ou de cochon.

Elles vont aussi découvrir les richesses de la gastronomie périgourdine, notamment la grande variété de fruits ; prunes, pêches, poires, pommes, raisins, abricots, cerises ou encore les truffes, champignons, noix, noisettes, amandes, ails.

Elles vont s'initier aux confitures, confits, sauces et foies gras en apprenant le gavage des oies. Le vin va également remplacer le cidre. Les recettes bretonnes ne seront faites que pour quelques occasions, de temps en temps.

Les femmes s'occupent de leurs nombreux enfants mais aussi de la ferme notamment de la basse-cour : oies, poules, canards, cochons, petits veaux et vaches.

L'entretien d'une basse-cour leur permet d'entretenir leur foyer au quotidien et de vendre le surplus au marché pour garnir la caisse familiale. Ainsi beaucoup de bretonnes allaient vendre leur lait et leur beurre sur les marchés. Ces ventes dans les marchés constituaient pour ces femmes les premiers contacts avec la société aquitaine comme envoyer les enfants à l'école.

Ce sont les femmes qui souffrent le plus de la solitude, les fermes sont éloignées les unes des autres, en Bretagne elles croisaient souvent une cousine ou une voisine au lavoir ou dans la rue. Les enfants partent à l'école et le mari va au champ ou aider un voisin, elles doivent s'occuper seules de la maison.

Lors d'occasion, de regroupement religieux bretons tels les pardons, les femmes aiment revêtir leurs costumes bretons et remettre leurs coiffes.

Au quotidien seules les femmes âgées gardent leurs coiffes. Les femmes plus jeunes s'adaptent à la mode gasconne et revêtent une robe simple et un chapeau.

3) Pour les enfants

Les enfants, à travers l'école, vont être les premiers confrontés au changement de culture, notamment à la barrière de la langue. La plupart parle breton même si leurs parents ont essayé de leur inculquer quelques notions de français pour qu'il ne se retrouve pas laissé à l'écart.

En plus du français les petits aquitains parlent occitan, langue qui est plus difficile voire impossible à apprendre pour un petit breton avec son accent plus dur et plus fort.

L'école chrétienne est nettement moins présente. En Bretagne les curés et les sœurs font classe aux enfants.

Les parents n'ont pas d'autre choix que d'envoyer leur enfant dans l'école la plus proche qui est le plus souvent publique. La même école abrite filles et garçons. Les classes sont mixtes et parfois même c'est sous forme de classe unique avec un seul maître pour tous les enfants d'une même école.

Le niveau d'instruction est plus élevé en Bretagne étant donné qu'il y a plus d'enfants dans les écoles. Les bretons se retrouvent avec d'autres enfants de migrants notamment les italiens, des belges et des polonais, venus aussi pour reprendre des fermes, avec qui ils s'entendent bien.

Le petit breton doit trouver ses camarades gascons moins directs, moins brutaux et moins bagarreurs qu'en Bretagne. En effet la plupart des familles gasconnes ont un seul enfant, ainsi ils sont moins bousculés et plus choyés, plus doux et paraîtraient plus civilisés qu'un petit breton qui a grandi entouré de ses nombreux frères et sœurs.

« Les rassemblements entre bretons rythmaient notre année. Ils nous permettaient de se retrouver entre bretons, de parler la langue. Je remettais même mon costume de mariage presque oublié au fond d'une malle depuis notre arrivée en terre aquitaine. Il y avait des pardons, même si nous allions tous les dimanches à la messe, cela nous permettait de pouvoir pratiquer notre foi de façon plus intense. Ces pardons étaient tellement semblables aux pardons de Bretagne. »

VI. Une colonie bretonne en Aquitaine

1) Rassemblements

Il existe ainsi une colonie bretonne en Aquitaine. Pour la fédérer et faire en sorte que tous les bretons puissent s'intégrer, l'abbé Lanchès et ensuite son successeur l'abbé Mevellec, vont créer des rassemblements.

Ils sont l'occasion de faire revivre le dynamisme religieux. Beaucoup de pardons vont être organisés comme à l'église de St Aubin de Cadelech. Une réplique de la statue de Notre-Dame du Folgoët a notamment été offerte par les bretons à l'église de St Aubin de Cadelech en remerciement pour leur accueil en terre aquitaine.



Eglise de Saint-Aubin de Cadelech

Ces événements prendront une place importante dans la vie des immigrés, c'est alors l'occasion de revêtir le costume, de reparler breton et de s'adonner aux danses et musiques traditionnelles.



Statue de Notre-Dame du Folgoët

Beaucoup de rassemblements vont par la suite avoir lieu, par exemple le 2 janvier 1936 à Seyches, tous les lundis de Pâques dès 1926 à l'église de St Martin de Périgueux. Un congrès de la culture bretonne a par exemple eu lieu le 10 mai 1953 à Bergerac.

La langue bretonne est de moins en moins parlée et, au fil du temps, elle n'est plus apprise aux enfants. Ces événements sont des occasions de parler bretons avec ces compatriotes.



L'abbé Mevellec, nouvel abbé, crée un journal « Bretoned ar c'hreist ». Il s'agit d'un journal qui fait la liaison entre la Bretagne et le Sud-Ouest. Le développement de la culture bretonne devient alors possible à plus de 1000 kilomètres de la Bretagne. Ce journal sera proposé à toutes les familles bretonnes d'Aquitaine.

Des concours de chevaux sont aussi organisés. Les bretons fiers de leurs postiers sont au rendez-vous. Ils remportent d'ailleurs beaucoup de prix.

Les bretons sont aussi à l'initiative des Maisons familiales rurales. La première voit le jour à Lauzun en 1937. Ils veulent donner une certaine formation rurale et humaine à leurs enfants après le certificat d'étude. Les filles viendront aussi pour apprendre usages et coutumes d'Aquitaine et secrets de la cuisine locale.

2) Le retour aux sources et l'évolution

« J'ai dû retourner une ou deux fois sur ma terre natale. Je suis allé rendre visite à ma sœur Anna qui elle était restée à Beuzec-Cap-Sizun avec sa famille. Ses enfants ont pu rencontrer les miens. J'ai redécouvert le Ménez de Kerbeuzec où petite fille je gambadais, tout avait bien changé. Les gens aussi avaient changé, certains avaient vieilli, d'autres étaient partis ou d'autres encore n'étaient plus de ce monde. J'étais contente de montrer à mes enfants où j'avais vécu. Je leur avais parlé tellement de fois de la Bretagne, mon petit coin de paradis, avec ces paysages magnifiques. Ils avaient enfin pu le voir de leurs propres yeux. »

a) Le retour en Bretagne

Parfois les bretons retournent en Bretagne, à l'occasion, pour aller chercher des bêtes surtout des chevaux de trait car il y en a peu en Aquitaine, parfois ils viennent chercher des semences trouvables seulement en Bretagne. Certains remontent pour des baptêmes, mariages ou encore des enterrements ou tout simplement pour rendre visite au reste de leur famille restée sur place et qu'ils n'ont pas vue depuis quelques années.

Certains remontent même en Bretagne pour aller chercher une épouse bretonne. Au début des arrivées des bretons dans le sud-ouest, les mariages se faisaient surtout entre bretons, ils voulaient conserver leur origine. Puis au fil du temps de plus en plus de mariages mixtes c'est à dire entre breton et aquitain sont apparus. La natalité s'est aussi adaptée, les mariages aquitains ont plusieurs enfants et les mariages bretons ont moins d'enfants que leurs parents, cette moyenne va s'adapter avec l'évolution de la société française.

b) Les influences

Les bretons ont influencé la société aquitaine notamment en matière d'agriculture. Ils ont donné l'exemple en matière de rendement, ils obtenaient un rendement plus important que leurs voisins indigènes qui ont voulu faire de même. Ils ont introduit l'usage du fumier et des engrais. Le fermage est devenu plus courant.

Au niveau culinaire les bretons ont adopté assez vite les pratiques d'Aquitaine même s'ils ont introduit le beurre, notamment en allant les vendre en ville dans les boulangeries, pour la pâtisserie.

c) Une identité bretonne

90% des bretons immigrés y sont restés. C'est un phénomène important de migration intérieure française. Jamais une telle organisation n'avait été déployée en France. On recense le déplacement d'environ 2.500 familles bretonnes en Aquitaine entre 1921 et 1950.

Le lien entre le sud-ouest et la Bretagne est toujours présent.

Une identité bretonne est toujours présente aujourd'hui dans toute l'Aquitaine et s'exprime par des associations culturelles comme l'amicale des Bretons de Bordeaux, la plus ancienne association ou encore Ty Breizh 47 en Lot-et-Garonne.

Elles ont pour but le maintien, la diffusion des traditions bretonnes et la rencontre entre bretons et personnes intéressées. Elles organisent des initiations à la danse, à la musique, au chant, à la broderie et la cuisine bretonne. Des spectacles sont aussi présentés par les danseurs du Sud-ouest pour les repas de fête, dans les maisons de retraite ou écoles, ce qui permet de sensibiliser les enfants à la culture bretonne.



POUR FINIR...

Quant à Marie elle s'est éteinte le 21 février 1978 à Salabès où elle vivait sur l'exploitation agricole de sa fille et de son gendre, entourée de ses 6 petits-enfants.

De sa maison, Marie avait seulement un champ à traverser pour se rendre dans la petite église de Salabès qu'elle affectionnait particulièrement. Elle repose dans le petit cimetière au pied de l'église avec ses frères et son mari.



Moi, Sarah, arrière petite nièce de Marie, je suis partie sur ses pas en ce mois de mars 2018. Quand j'étais enfant, je descendais avec mes parents dans le Lot-et-Garonne. La photo de Marie et de son époux Grégoire en costume de mariés trônait fièrement dans le salon de son petit-fils Jean-Paul. Avec sa fille Marianne, nous nous promenions dans la campagne. Elle nous parlait de ce voisin qui était breton, et de cet autre voisin qui l'était aussi. Ce que je comprenais c'est qu'ils étaient tous bretons dans le secteur et pourtant nous étions bien loin de notre région.

Par la voix de Marie aujourd'hui, je veux rendre hommage à tous ceux qui ont quitté leur Bretagne pour pouvoir continuer à être paysans ou comme Marie le redevenir.

Pendant mon séjour dans le Sud-Ouest, j'ai rencontré plusieurs familles vivant toujours du métier de la terre, impliquées dans la vie locale et associative. Je me suis rendue compte que les liens existent toujours entre ces deux pays pour de nombreuses familles, la nôtre a toujours gardé le contact. Ce sont nos cousins du Sud-Ouest, maintenant je sais pourquoi ils habitent là-bas et ce que leurs ancêtres ont traversé pour survivre.

Quand l'été arrive, nous sommes contents de les voir arriver pour assister aux fêtes bretonnes et de rentrer dans la danse le 2ème dimanche du mois d'Août au fest-noz de la fête des Bruyères, là, sur la côte du Cap Sizun non loin d'où sont partis leurs ancêtres...

REMERCIEMENTS

Un grand merci à ma famille de Bretagne et du Sud-Ouest pour m'avoir accompagnée dans cette aventure. Merci à Philippe et Marie-Claire de m'avoir accueillie chez eux en ce mois de mars, à Maïté de m'avoir accompagnée au stage de danse et dans nos diverses recherches et à ma « cousine » Lauriane à qui je prêterai volontiers la reconstitution du costume de son arrière-grand-mère pour venir défiler à mes côtés à la Fête des Bruyères 2019 !

Merci à tous les membres de l'association Ty Breizh 47, avec qui j'ai passé une très belle journée lors de leur stage de danse bretonne (et oui dans le Sud-Ouest), le 11 mars dernier.

Merci à Monsieur Guy Campas de Monbahus, grâce à son appel sur les ondes gasconnes, j'ai retrouvé les membres de la famille Blanchard de Pont-Croix avec qui étaient partis Marie et Grégoire.

Merci à Monsieur Pierre Blanchard de Monflanquin retrouvé grâce à Monsieur Campas et avec qui je continue d'échanger. Rendez-vous pris pour la fête des Brodeuses !

Merci à la famille Rouault, originaire de Saint-Brieuc qui m'a expliqué l'émigration de leurs ancêtres.

Merci à Monsieur Jégu de Saint-Aubin de Cadelech pour ses précieux renseignements ainsi que de m'avoir ouvert l'église de Saint-Aubin de Cadelech, lieu de rassemblement des bretons, là où se trouve une réplique de la vierge noire.

Merci à Sylvain Le Bail, auteur de *Coeurs de Breizh* pour ses conseils.

Merci à toutes les personnes voisines de mes cousins qui, spontanément lors de mon séjour, sont venus m'apporter des documents et témoignages sur leur famille.

Merci « braz » à mon cavalier.

Un grand merci à tous mes collègues du cercle des Bruyères pour leur soutien, recherches, aides et collaboration dans la création du costume de Marie, particulièrement à Marie Poulhazan et Fred Faussier.

BIBLIOGRAPHIE

- Livres :

Anne GUILLOU, *Terre de promesses*, 2014

Sylvain LE BAIL, *Cœurs de Breizh*, 2009

- Ouvrages et thèses :

Amicale laïque de Saint Aubin de Cadelech – *D'un pays à l'autre, de la Bretagne à l'Aquitaine*, 2015

Pierre CADALEN, *Essai des migrations rurales et intérieures en France, les bretons d'Aquitaine (1920-1956)*, 1957

Aurélien EPRON et Ronan LE COADIC, *Bretagne, migration et identité*, 2017

Jakez GAUCHER, *Les bretons en Aquitaine*

Elie GAUTIER, *Etude sur l'immigration*, 1953

Danièle KEROUANTON, *L'émigration bretonne en Aquitaine entre les deux guerres (1921-1939)*, 1994

Marcel LE MOAL, *L'émigration bretonne*, 2013

Michel MERPAULT, *Immigration de la famille LEGAL, de Bretagne en Périgord*

François MEVELEC, *Les bretons d'Aquitaine, Etude de psychologie sociale sur le complexe d'immigration des bretons d'Aquitaine*, Tome I, 1949

Christiane PINEDE, *L'immigration bretonne en Aquitaine*, 1960

- Articles :

Cahier de l'Iroise, n°183, Juillet 1999

Bretoned Ar C'heiste, « *bulletin mensuel de la colonie bretonne (1938-1939)* »

Ar Vro Goz, « *bulletin de l'Office central et de l'Union des syndicats agricoles du Finistère* », 1919 à 1939

Le courrier du Finistère, 1921/1922/1923

Le progrès du Finistère, 1921

Revue Ar Men n°43, « *La population bretonne de 1800 à 1900* », novembre/décembre 1998

Journal officiel, Chambre des députés, 2^{ème} séance du 1^{er} février 1921

Sud-Ouest, « *Ces bretons du Périgord* », 2011

- Sites internet

<http://coeursdebreizh.over-blog.com>

<https://tybreizh47.jimdo.com>

*Les photos présentes sur la page de couverture sont pour les deux premières, des photos prises à Kerbeuzec, là où vivait Marie, les suivantes sont des photos de la campagne du Lot-et-Garonne.